

Män Koon

1\_100\_10

(brasier poétique)

Ma manière de marcher  
me rétrécit jusqu'au monde  
et me renomme de moquerie  
par un *désancrage* illégitime  
m'assignant à ma propre tombe  
dans un cri d'affiliation empesé

Je suis englué d'homme  
désarticulé de paroles *muables*  
mais *immuées* de résistance  
au sein de laquelle je me reforme  
crispé de permanence instable

J'ai parcouru la ronde  
aux déguisements du monstre  
oubliant mes larmes

Dans le cœur des orages  
attaqué de portes multiples  
forgeant les hommes  
et leur apprentissage  
j'ai fini par saigner  
cette pluie de bombes

Je suis humilié  
à en porter la douleur

Au choc des mots organisé  
par exécution des systèmes  
le berger cherche son silence  
et cueille la poésie  
dans le cœur du chaos sachant dormir

Mon rêve en sa logique  
trouve chacun dans le troupeau  
où la pensée du cérébral  
enfin dépouillé de l'intellect  
est au ressort du miracle  
mais nul n'en a la clé

Je déshabille la roche  
d'ignorance sinon de gloire  
par une musique silencieuse  
dont l'écume en devient  
ce sein solitaire  
un phare à l'ivresse  
où je m'accouche de souvenirs  
les marches morcelant  
cette vocation à me déchirer  
dans le colimaçon du verre  
hors d'un vide choisi

Mes larmes expliquent partout  
la source des éléments ambivalents  
du cœur maternel de l'homme  
ce filtre conscient à la réalité  
où peine mon infini  
et j'entre dans mes cris  
ramassé d'être une personne  
enlevée de discipline  
au sein d'un terrain tracé d'une heure  
ma voix murmurant à l'œil endormi  
une brève suffocation  
revisitée d'un regard adouci  
ou embaumée à fendre  
des visages et des corps glorieux

Le sommeil luisant aux cheveux  
désirant ses âmes folles  
je deviens ce cavalier  
de pages franches embobinées  
mettant obscène mes écrits  
en cette réalité d'être à cran

Je ne te demanderai pas  
non je ne te demanderai pas  
d'itérer ces gestes dont je suis  
à ce point éloigné  
cherchant autrement  
la densité de cette force  
nous permettant de traverser  
l'histoire en ces détails  
épurant cette chose  
dont nous ne sommes plus l'objet

Je ne serai plus difficile  
dans mon optimisme de l'absolu  
vantant impressionné  
ton cul  
demeurant en l'occasion  
si sage  
comme débarrassé du moindre métier  
sinon délivré de la vie





Je n'essuie qu'une apparence  
une image gâchée  
défilant dans l'uniforme  
de son identité  
victime d'un au-delà  
tué par le groupe  
qui me traverse et s'impose  
dégouttant son visage  
criant de ses mimes

Au pied de mon lit  
erre celui que j'étais

Le temps porte en lui  
dans l'humeur de sa joie  
l'effort de la pluie  
et illustre ma satisfaction  
en éteignant une soif  
par des souillures célestes  
les larmes de ses adieux  
par mon désir d'illusion  
traînant les fragrances  
d'une genèse

Tendue dans une rage  
la pupille enflammée de la nuit  
s'apprête à me consumer  
les plis de son manteau  
sont autant d'iris me dévorant

Les accros de son regard  
détricotent ma bravoure  
qu'ils emmaillotent de peur  
dont le nombre n'est que l'ombre  
des éclats de ma voie  
où son œil gèle alors  
jusqu'aux silences de la ville

Le jour éclairant mes désastres  
où délibèrent ses obligations  
l'inconnu me livre  
à la prostration d'une gloire

Alors son jeu de l'immoralité  
rend mes exploits plus douloureux  
et ma débauche ôtée  
à de longs sommeils  
m'envieuse de jugements  
dans la démesure de mon ignorance

Je ne supporte plus de les appréhender

L'étendue m'atteint  
me laissant accroire  
que mes cris appellent encore  
à ne pas les ignorer  
mais je n'en guérirai pas

Ta main tient ma maison

Ta paume est un caveau

A sa surface mes vœux sont un lac

S'y volatilisent dans une solitude  
les souvenirs pour venir  
des lieux sombres où des yeux rougis  
luisant comme des éclats de soi  
ne savent plus conjurer  
mes mots au sang obscur

Languissant entre tes doigts  
quantique des quantiques  
je suis là et ailleurs à la foi  
à me devoir renoncer  
ainsi qu'à aucun sentiment  
pour toi

Je me réveille au chant intense  
de l'oubli  
la mort ivre de rosée pouvant  
m'en souvenir à chaque instant  
pour me cueillir dans sa soif  
sorte de porte sur un vide  
impatient de s'emplier

Je cherche à masquer  
le bonbon de mes ombres  
craquant dans mes yeux grands  
ouverts sur une vie empesée  
de pas dramatiques  
appelés à ne jamais briguer  
ni fondre ni s'arrêter  
aux tréfonds de moi

Informe jusqu'au creux  
elle revient pour m'affaler  
avant de mettre les voiles  
sur ce corps poreux  
du néant de mes sens  
sinon pleine d'absence

Mes dons sont cette malédiction  
où s'échouent chaque de mes espoirs  
et pourrissent un à un mes fantasmes

Ma mécanique remonte un cœur  
démonté d'intuitions  
ne devant jamais s'avérer

Les jours en succession de jours  
semblables à un enfer  
sont abstèmes sinon exsangues

Et montrent la vie dans son horloge  
cherchant en cesse à prolonger  
son tic-tac sans ivresse



Le temps me gâte  
des occasions manquées

Sa fin sera fête  
dans une lèvre vaincue  
sera faite de mauvais goût  
et des douleurs de l'espoir  
attirant au vertige  
les idées molles  
portant la preuve  
des gâchis ou du pillage  
criant de silence  
par une bouche se cessant

La fortune noire de tes yeux  
éclaire l'inconnu de rançons  
dont l'ennui traversé de tristesse  
vire contre le mur de mes emportements

Allant vite ou lentement  
tu ne seras pas  
*vite* à cause de l'accident  
*lentement* faute de temps

Ainsi le temps n'est-il  
qu'un accident où  
nourri à son sein  
tu ne seras pas te dis-je  
à pleurer  
ce que tu n'es pas advenu

Je voudrais t'aimer sans moi  
pour ne plus souffrir  
de ne pouvoir traîner sur toi  
hors mon regard désabusé  
faute de mieux  
à se frotter au silence de tes yeux

Je voudrais t'aimer hors de moi  
pour ne plus subir  
ce pouvoir entraîné à découdre  
l'assaut de ma foudre  
d'un cœur se refusant  
à fondre aux efforts de ma voix

Nous avons en pur malheur  
les années  
de nos replets brisés  
par les longues envies  
d'un chas  
où de fil en aiguille  
nous enfilons les jours  
comme les perles  
d'un collier trop lourd

L'océan de ta lèvre  
se brisant sur les murs  
murmure une brume  
à échouer les miroirs

Dans la glace obscure de ce gel  
se mouchent les bateaux  
tombant sans ramure  
derrière le rideau

Nos amours gelées sur les toits  
se disputent des orages  
où leurs sorts gisant sous nos doigts  
expirent leurs outrages

Nos cœurs s'envient  
faisant battre la foudre  
et nos corps rêvant se découdre  
éperdent jusqu'à leurs esprits

Aux mâchoires du chagrin  
qu'en restera-t-il  
sinon mordues de matins  
comme devenues atrabiles

En habit de l'homme  
le silence transpire ses chiens  
par prises de bec incandescentes  
dont les querelles se perdent  
dans la flamme de ses dilettantes  
pour n'en devenir que bêtes de somme  
au chœur d'un enfer arachnéen  
martelant mes emmerdes

Bandée d'arc jusqu'au crime  
la violence inquiète mon repos  
dans son audace s'échappant  
par mes yeux embués d'absence  
son plomb inquiète mon front  
d'aventures préméditées de butins  
dont la malédiction me vend  
ses feux intérieurs pareils à des lubies

Relevant ses voiles gonflées de ma déchéance  
pissant sa haine à déchirer mes triomphes  
ses victoires me confèrent la faiblesse  
de me croire plus fort où je ne suis  
qu'une bombe d'une puissance incommensurable  
la hantise de n'être à sa hauteur  
m'empêchant de ne pas exploser  
avant d'échouer sur son autel borgne  
éprouvant pour elle éprouvé par elle  
d'une sympathie profonde m'aveuglant



En te quittant je me sauve  
de cette qualité du voleur  
cessant de me voir une ombre  
feutré dans la paresse de mon amour

Je suis un être sans gloire  
à l'usure de ta lumière  
où je n'essuie que l'apparence  
de mon futur désespoir

Lorsque je te désire je me redoute  
il me faut donc te rendre  
pour continuer à m'exister

En formes corrompues de la mort  
nous sommes condamnés à la mémoire  
dans la mesure du passible

D'un flingue sur ta trempe  
mon sang décime la crampe  
de notre amour fou à se délier

La musique de la foudre  
dans une explosion à t'absoudre  
annonce des souvenirs inavoués

Ils étouffent en ta tête  
les égos de la bête  
rendant son âme à chaque jour

Et dans les regrets de ma cour  
ton oubli se fait violence  
pour nous ébattre au silence

Nous ne serons rien  
dans cette vie  
et ne serons jamais  
ni en toute autre  
sinon à souffrir  
d'advenir ces ennemis

L'infini est mon enclave  
dans l'expansion de mes requêtes

Les lames de son non-être  
deviennent mes profondeurs  
où semble sa lumière

Sa gueule béante de misère  
sombre d'une raison imaginaire  
enlumine mes illusions de ses travers

Il n'y aura plus rien sinon mes émois  
couverts de bâtons sur mes coups

Or ses doigts tentaculaires  
naissent de mes affections éphémères

Seul l'adieu peut vaincre cet autre

De ses ambitions viennent mes apôtres

Je me suis écouté  
disparaître  
les pupilles clouées  
à ta fenêtre

Soudain le monde n'était plus  
que ce masque  
nous bouffant jusqu'au visage  
les moindres de notre humanité

Tantôt prédateur sitôt proie  
le désir me succombe et me dévore

J'y erre en fou sinon en roi  
lui avouant ma détresse  
lui vouant mes cruors  
restant en chemin  
dans un semblant d'ivresse  
vomissant ses festins

Jamais il ne m'exauce  
même au plus intime

Où est-il à quelle sauce  
lorsque tout me décime

Et que vient-il quand il m'indispose  
me laissant plus infime

La grandeur des stances  
de l'exil  
pousse sur des ventres  
trop mous  
arbres brûlés de fétiches  
au vent  
à n'en plus se savoir vastes  
dans ce monde

Son ombre se balançant  
d'orages  
déroule ses ombrages  
trop saouls  
sur des tables d'artifices  
orgiaques  
où s'enracinent les foudres  
perdues

Elle échappe à la fièvre  
des lances  
dont l'illusion lavée  
de mers  
n'est qu'une ascension  
vide  
aux pas effarés  
de fêtes  
me tenant hélas  
conseil



Ma mère est ce cadavre impossible  
impossible à prendre en pitié  
tant elle est faite pour être  
pour n'être qu'un cadavre  
les ténèbres étant son ventre  
et son foyer un enfer  
où il fait bon ne point être  
la plus petite étincelle y gisant  
jusqu'au son de ses organes inarticulés

Son cœur fait de la pierre d'une tombe  
écoule le plomb d'un temps  
où sommeille la glace d'un regard  
à vous détester d'impatience  
sinon vous gifler d'un plaisir d'en finir  
ou l'horreur d'être né de son ventre  
au regret de tenir en son corps  
accablé par sa beauté macabre  
dont les flancs décharnés pourrissent ce qu'ils fécondent